

LE RETOUR
DE BOUDDHA

Vsevolod Ivanov

LE RETOUR
DE BOUDDHA

Traduit du russe et annoté par Rémy Perraud

Préface de Jacques Catteau

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:
Vozvrachtchenié Boudi

© 2022 Elena Alexeevna Papkova et Anton Davidovitch Ivanov
© 1973 Éditions L'Âge d'Homme, © 2022 Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-728-0

PRÉFACE

« En Sibérie les palmiers ne poussent pas... »

1921. L'appartement du jeune écrivain Slonimski à Petrograd. Une réunion des « Frères de Sérapion » : Zamiatine, Zochtchenko, Fedine, Kaverine pour s'en tenir aux plus connus. Ils écoutent, fascinés, le récit dru, sapide et rigoureux du « nouveau » que Gorki leur dépêche et leur recommande chaleureusement : Vsevolod Ivanov. L'homme avec son torse épais et long, sa tête de boule aux yeux plissés à la mongole, sa vareuse jaune défraîchie, son pantalon de soldat rapiécé au genou, ses godillots rafistolés a l'air d'un plantigrade taciturne et bienveillant – il se taillera bientôt lui-même une sorte de pelisse dans une peau d'ours blanc pour affronter le rude hiver pétersbourgeois –, d'un plantigrade ou, tenez encore, d'un petit dieu asiatique affublé de hardes révolutionnaires.

« En Sibérie les palmiers ne poussent pas. » À la première phrase, l'intronisation est gagnée. Vsevolod Ivanov est baptisé « Frère aléoute », du nom de ces indigènes qui vivent dans les îles volcaniques, tout à la pointe de la Sibérie, dans la mer de Béring, et ce faisant les sérapionides rendent un involontaire et premier hommage au Sibérien venu des confins de la steppe kirghize et dans les veines duquel coule un sang mêlé de russe, polonais et mongol, au « mammoth sibérien » comme l'appellera plus tard Zochtchenko, au jeune écrivain qui apportait à la littérature russe des années 1920 une nouvelle dimension, la dimension soviétique : Russie et

Orient fusionnés, poing tendu du partisan et regard énigmatique du Bouddha confondus.

Le révolutionnaire qui a traversé la Sibérie où Koltchak et les blancs sévissaient, l'ouvrier d'imprimerie qui composait lui-même ses premiers récits, l'éternel pèlerin de la taïga, le fakir dont les tribulations sont racontées dans le recueil *Quand j'étais un fakir*, magnifiquement préfacé par Vladimir Pozner, l'homme aux cent métiers, est avant toute chose un écrivain. Aiguillonné par Gorki qui ne cesse de le bourrer de lectures et le guide de ses conseils sans complaisance, il griffonne ses nouvelles au dos des cartes de géographie arrachées à l'*Encyclopædia Britannica* ou sur les feuillets jaunis des registres épais comme des bibles, dénichés dans une banque abandonnée et déserte, celle qu'Alexandre Grine décrit dans *L'Attrapeur de rats*. Et l'immense trésor de ses errances et aventures, il le consigne en mots rugueux, colorés, telluriques comme ces calcédoines, cornalines, néphrites et cristaux d'améthyste, ces pierres dures de Sibérie, ces minéraux non apprêtés qu'il collectionnait avec tant d'ardeur. La coulée pierreuse de sa phrase s'immobilise parfois en une lave étrange et placide, en un rêve durci et mystérieux au milieu de l'action, insolite comme ces statuettes orientales et ces bouddhas d'ivoire dont il s'entoura plus tard, dans sa maison de Peredelkino, le village des écrivains, près de Moscou...

Ivre de l'immensité de la taïga comme peut l'être un fils de Cosaque sibérien, amoureux des fleuves lents et puissants – n'a-t-il pas refait à soixante-six ans, en radeau, un voyage de huit cents kilomètres –, grisé des vents âpres courant sur les sables bleus, passionné de longs périple à pied – dans sa jeunesse, il couvrit la distance séparant Semipalatinsk, sa région natale, de Boukhara –, épris de légendes orientales – et il entendait assez le kazakh pour les noter –, ce rude poète de l'action ne se laisse pas toutefois envahir par l'exotisme gratuit, la couleur locale pour elle-même. Il peint ce qu'il a vu et souvent vécu, éprouvé, et le lyrisme épique qu'il puise dans l'infinie diversité sibérienne, l'âcre saveur parfumée de ses nouvelles

n'apparaissent comme une esthétique du pittoresque qu'à ceux qui nomment fabuleuse la réalité lointaine qu'ils ignorent. En fait, c'est l'homme dans le déferlement de l'histoire et des paysages qui le retient. La révolution, le tourneboulement et la violence vécus des temps nouveaux, le « chemin mortel » brusquement coupé à la croisée des événements vrais, la pensée rocailleuse et obstinée qui se fraie lentement un passage dans les cœurs simples, la lave figée du choix idéologique érigée soudain en sacrifice, le grandiose humain dans la simplicité grandiose de l'univers sibérien, tels sont les thèmes de Vsevolod Ivanov. Rien de plus injuste que le reproche que Trotski lui a adressé : Ivanov n'aurait pas fait de la révolution son propos ! Or, dans ses œuvres, elle est toujours présente, quoique parfois cachée, mais cachée comme un grand chemin d'eau sibérien qui coule puissamment sous les blocs de glace grondants et brisés, et elle charrie les destinées heurtées et entrechoquées, malaxant brutalement les chairs et miroitant.

Celui qu'on peut assurément appeler le grand initiateur de la littérature soviétique sibérienne a suscité cet éloge peu commun d'un de ses amis : « Si rien n'était demeuré des temps de la guerre civile en Sibérie, ni dans les archives ni dans les bibliothèques, hormis *Les Sables bleus*, *Le Train blindé*, et *Le Retour de Bouddha*¹, nos descendants les plus lointains pourraient de toute manière voir ce qui se passait alors sur la terre russe. »

Le Retour de Bouddha, paru dans l'almanach *Nos jours* en 1923, est une de ces nouvelles fortes et poétiques qui apporte précisément à l'œuvre engagée de Vsevolod Ivanov, en particulier aux *Partisans*, au *Train blindé 14-69*, la dimension du rêve agi...

1. Ce titre a été choisi parce qu'il englobe de la façon la plus complète la signification de cette nouvelle ; un autre titre, également justifié par l'étymologie, aurait pu être envisagé et retenu s'il n'avait pas eu, finalement, une résonance un peu trop juridique et, partant, lointaine pour le lecteur : quelque chose comme la « rétrocession de Bouddha », ce que le contenu même de l'œuvre ne dément pas.

D'un rêve que l'écrivain où qu'il soit, au musée Guimet à Paris, aux Indes, dans un temple bouddhique de Petrograd, ou au milieu de ces statuette orientales à Peredelkino, n'a jamais cessé de poursuivre. Vladimir Pozner, son ami des années glorieuses, raconte Ivanov méditant face aux dieux mystérieux et exilés en terre parisienne, au musée Guimet: « Nous étions trois ce jour-là, Ivanov, Kaverine et moi... Le musée, peuplé d'hommes de pierre, était désert. Nous parlions à voix basse, mais, d'une salle à l'autre, on n'entendait que nous. De nous trois, c'est Vsevolod seul qui se sentait chez lui. Dans un des halls, il disparut. Kaverine et moi avions beau regarder autour de nous: nous étions entourés de statues de Bouddha qui se succédaient comme les arbres d'une forêt. Je finis par trouver notre ami, plongé dans la contemplation des divinités pétrifiées, comme elles immobile, pareil à elles au point de ne pouvoir en être distingué. »

Or quarante ans auparavant, dans le Petrograd révolutionnaire, un autre Bouddha fascinait Vsevolod Ivanov. Là encore, immobile, il attendait, perdu dans une vaine contemplation, que quelque chose se produisît... Quoi exactement? Il n'en savait rien. Et pourtant si! Le récit qui va suivre est né du regard vide de Bouddha... Laissons parler l'auteur:

« Un jour de 1921, alors que j'errais dans les faubourgs de Petrograd, je tombai inopinément sur un temple bouddhique dont j'avais ignoré jusque-là l'existence... J'entrai. Les murs étaient blancs, d'une blancheur que seuls nuançaient quelques ornements vermeils, et au beau milieu de cette blancheur rayonnait une grande statue dorée de Bouddha. Trois Mongols en capote et en toque de mouton étaient assis devant elle, immobiles... Je m'assis près de la porte sur un tabouret. Je restai une heure, deux heures, peut-être trois... Je restais assis et attendais, je ne sais pourquoi, que "mes" Mongols se levassent. Puis, lorsque mes yeux se mirent à papilloter et ma bouche à se dessécher, cette attente me parut ridicule et naïve. Je m'en allai. Naturellement il ne se passa rien, et les Mongols, tout simplement, attendaient qu'un des leurs, parti

au marché, revînt avec du pain et de la viande; n'empêche que cette attente se grava dans ma mémoire... À Batoum s'était réuni un congrès d'ethnographie. J'avais rencontré dans la rue l'écrivain V. Tan-Bogoraz qui était parvenu à m'y traîner. Là il me fit faire la connaissance d'un ethnographe mongol. Son visage me disait quelque chose.

– Ne vous ai-je pas déjà rencontré il y a deux ou trois ans dans un temple bouddhique à Petrograd?

– C'est possible, répondit le Mongol, je m'y suis trouvé une fois: des lamas voulaient, par mon intermédiaire, obtenir l'autorisation de renvoyer en Mongolie une statue, précieuse à les en croire, de Bouddha, et en échange de cette démarche ils me permirent de noter des légendes mongoles qu'ils racontaient.

Tan-Bogoraz demanda:

– Ne serait-il pas advenu à cette statue ce qui est arrivé au Coran d'Omar?

– Et qu'est-il arrivé au Coran d'Omar?

– Ce Coran, que la tradition dit avoir été écrit de la main même d'Omar, successeur spirituel de Mahomet, était conservé chez nous, à Petrograd, à la bibliothèque publique de la ville. Les musulmans d'Asie centrale le réclamèrent. On expédia le Coran à Samarcande. En cours de route, le train qui le transportait fut attaqué par des *basmatchs*² qui s'emparèrent du Coran, le déchirèrent et se le partagèrent.

– J'ai entendu une autre variante de cette même histoire, dit le Mongol, et s'il existe deux variantes pour un même fait, cela signifie que toute cette histoire, d'une façon générale, est douteuse.

– Mais ce qui est douteux pour l'histoire ne l'est pas parfois pour la littérature³... »

JACQUES CATTEAU

2. Bandits-cavaliers contre-révolutionnaires pendant la guerre civile en Asie centrale.

3. Cet extrait de l'introduction de Vsevolod Ivanov aux *Nouvelles partisans* est traduit par R. Perraud.

CHAPITRE PREMIER

*Histoire d'un lavage de vaisselle et récit de Dava-Dordji
à propos du trois centième réveil de Siddharta Gautama,
surnommé Bouddha.*

« Le seul et même Bouddha apparaît sous d'innombrables formes, et dans chacune de ces innombrables formes, il reste le seul et même Bouddha⁴. »

Pierre érigée près de Pékin,
en l'an 1323, le 16^e jour de la 3^e lune.

On approche la marmite le plus près possible du tuyau. Il faut placer le bois loin de la paroi du poêle, ainsi la flamme, en s'élançant vers le haut, chauffe la plaque du poêle plus vite que quand on dispose le bois à la manière habituelle, et alors les pommes de terre cuisent en seize minutes et demie exactement. Il faut aussitôt les manger, avec la peau, et, dans ce qui reste de l'eau de cuisson encore bouillante, se laver le visage, les mains, et enfin rincer la vaisselle.

À peine le professeur avait-il plongé les mains dans l'eau, à peine une délicate chaleur avait-elle enveloppé ses mains qu'on frappa à la porte.

– Attendez une dizaine de minutes ! s'écria le professeur Safonov. J'ai droit à vingt minutes d'eau chaude par jour. Je me dépêche de laver la vaisselle.

4. Cette épigraphe résume bien tout un pan de la « philosophie » bouddhique : multiplicité et unité de la présence divine au monde.

Il prit rapidement une toute petite pincée de cendre et frotta avec force une assiette. Il fallait faire vite. Un second coup retentit.

– Je ne suis pas médecin, le médecin, c'est au-dessus ! cria encore plus fort le professeur en levant ses sourcils rares avec irritation. L'habitant de ces lieux est le professeur Safonov, qui ne connaît rien à la médecine, qui a faim et qui a froid. Passez votre chemin, je vous prie, ou bien attendez, si les questions d'histoire orientale vous intéressent, j'en connais un bout sur la question, hi ! hi !

Le ventre du professeur est rempli de l'agréable chaleur des pommes de terre, ses mains trempent dans l'eau tiède et gaie. Le professeur est inquiet. Le coup frappé à la porte trahit autre chose qu'un ventre creux. Le professeur, après avoir mis sa pelisse et sa toque de fourrure, va vers la porte. Devant le crochet de la porte, faisant cliqueter la chaîne, il s'exclame d'une voix fâchée :

– Il n'y a pas trois jours, monsieur, et même pas plus tard qu'hier – excusez, on oublie si vite –, que les vôtres sont venus perquisitionner. Il ne fait pas si chaud dans mon appartement pour tolérer qu'on y perquisitionne tous les jours. Sapristi, avez-vous ou non un mandat ?

De derrière la porte, une voix répond sans hâte, mais avec énergie :

– Je dois voir le professeur Vitali Vitalievitch Safonov pour affaire le concernant.

– Il n'y a pas d'affaire me concernant, je suis affamé et seul. – Cependant le professeur, serrant son col contre sa gorge, soulève le crochet. – Le médecin est à l'étage au-dessus, monsieur, et pourquoi diable frappez-vous, puisqu'on vous dit : « Attendez » ?

– Monsieur le professeur, il faut absolument que je vous voie.

Un soldat en capote et avec une casquette entra rapidement dans le cabinet, sans prêter la moindre attention au professeur. Les manches de la capote sont anormalement

longues, la capote même est serrée par une étroite ceinture vernie. Le professeur, rejoignant le soldat, lui dit avec colère :

– Il faut croire que l’humanité espère encore qu’on va lui prolonger l’existence. Plusieurs fois par jour, on frappe chez moi, alors qu’on sait bien que l’autre professeur, le médecin, habite à l’étage au-dessus. Dire qu’ils ont encore envie de se faire soigner...

– L’espérance, comme la plume, est mince, mais elle indique les voies les plus sages, dit le soldat, le dos toujours tourné.

– Très bien, très bien, libre à vous d’espérer ; moi, je n’ai pas envie d’espérer, aussi n’ai-je pas l’intention de vous indiquer le chemin du médecin. – Le professeur referma soigneusement la porte de son cabinet. – Je peux comprendre instantanément, monsieur, j’ai l’habitude. Si l’on vous envoie pour me proposer des pommes de terre et de la farine, dites-le. Mais je vous préviens : chez moi, il n’y a que des livres. Chez moi, c’est le vide complet ! Hier, moi, académicien et auteur de travaux très estimés, je me suis faufilé sur les quais de la Neva pour dérober une planche à une chaloupe. Je suis devenu un pirate, monsieur... Quand j’ai un peu de chaleur, je ne parle à personne, j’ôte mon pardessus, ma toque, je lis et j’écris. Vous pouvez enlever votre pardessus, votre capote.

Le soldat prend la gamelle des mains du professeur.

– Excusez, citoyen soldat, mais il n’y a pas de pommes de terre là-dedans, je les ai mangées. Maintenant il faut laver la vaisselle, citoyen soldat.

– Premièrement, j’ai plus l’habitude que vous de laver la vaisselle, deuxièmement, vous êtes plus âgé et plus sage que moi...

– Contre toute ma sagesse, ne me donnerez-vous pas un sac de pommes de terre ?

L’homme à la capote dégrafe sa ceinture vernie.

Le visage de l’homme est immobile et méchant. Ses yeux sombres ont un éclat huileux.

– Je vais déboutonner ma capote, monsieur le professeur, je ne me suis pas déshabillé depuis quinze jours. Mon nom, monsieur le professeur, est Dava-Dordji⁵, je suis de la province de Tüshetü-Khan⁶...

– Abrégez, et si vous voulez vous réchauffer, il est plus commode de se chauffer en silence. Je peux vous dire par expérience que vous pouvez ôter votre vêtement de dessus, l'espace de quarante minutes. Voyez, j'enlève le mien...

Le professeur, en proie, on ne sait pourquoi, à une irritation de plus en plus vive, referme soigneusement la plaque de tirage du poêle. Ce qui irrite tant le professeur, c'est la gravité de ce soldat pouilleux, son air inexplicablement méprisant; ce qui l'agace aussi, c'est sa barbiche maigrichonne, qu'on dirait putréfiée, sa petite voix grêle et piaulante.

– Apprenez-moi au plus vite l'objet de votre visite, le temps n'est pas aux conversations édifiantes. Ce qui m'importe, citoyen soldat, c'est d'avoir chaud, et des doigts qui ne soient pas gelés.

5. Nom d'origine tibétaine passé en mongol. Une transcription rigoureuse donnerait : *Davaa-Dortch*. Le premier terme qui compose ce nom, *davaa*, signifie « lundi » en tibétain, ou « Lune », soit l'astre qui donne son nom au lundi. Le mot *dortch* (issu de *dorz*, *dorji*) signifie « foudre », « sceptre de force » : ce qui désigne un instrument utilisé dans les cérémonies religieuses comme symbole de l'indestructible, de l'absolu (ce mot a d'ailleurs des correspondants en sanscrit et en mongol même). On verra par la suite que ce nom est à mettre en relation avec la « position » du personnage dans la hiérarchie bouddhique.

6. Le mot *aïmak*, qu'on aurait pu, à la rigueur, garder tel quel, est traduit approximativement par « province » : il désigne ici une entité géographique, et non pas une quelconque division administrative. D'autre part, Touchoutou-Khan, que nous translitérons « Tüshetü-Khan », peut être située sur une carte comme étant l'une des quatre provinces (au centre-ouest exactement) de l'ancienne Mongolie-Extérieure, devenue la « république populaire de Mongolie » en 1924. Cette province porte un nom de prince, puisque le mot *khan* qui la jouxte signifie « prince » (cf. Gengis Khan = le souverain juste par excellence, du moins dans une des acceptions données au mot « Gengis »).

– À Kōke-Khoto⁷ arriva d'on ne sait où, comme je viens d'arriver, moi, dit le soldat avec un sourire un peu gauche, arriva d'on ne sait où un ermite, le lama blanc Ratchi-Djamtcho⁸. C'était l'automne. Après avoir accompli dans la ville un nombre raisonnable de miracles, l'ermite partit dans les montagnes. Et dans les montagnes, professeur, le mauvais temps le surprit.

– C'est trop bête ! Qu'est-ce que je gagne à savoir que le mauvais temps a surpris dans les montagnes je ne sais quel ermite ? Je m'en bats l'œil, de votre ermite et de son mauvais temps... Abrégez !

– Dans les montagnes, très honoré Vitali Vitalievitch, cet ermite se retira pour mener une vie exemplaire, près du roc de la passe de Dangou⁹ ; il y passait tout son temps, récitant des prières¹⁰ à haute voix, aidant les gens à assimiler les règles du bouddhisme et veillant jalousement au perfectionnement

7. Littéralement, « la ville bleue ». C'est la plus grande ville de Mongolie-Intérieure – région autonome depuis 1947.

8. Nom à double étymologie, mi-sanscrite, mi-tibétaine. Quelques indications sur ce personnage : « Le lama blanc Rasijamsu, fameux prêcheur et ermite d'origine inconnue, se rendit, du temps de l'empereur Wanli (1573-1620) dans les montagnes à 80 *lis* (mesure chinoise) à l'ouest de Kōke-Khoto. Il mourut en 1627... » Il s'agit d'événements survenus à une époque de pleine expansion du lamaïsme en Mongolie, accompagnant la conquête faite par la dynastie mandchoue.

9. Dangou-Khod : littéralement « la passe », le col de Dangou. À coup sûr un lieu saint et sanctifié par la religion bouddhique.

10. *Nomy*, en grec : *νομός*. Ce mot, qui a indéniablement un fond commun gréco-indien, signifie « livre », « doctrine » ; lorsqu'il suit les verbes « lire », « réciter », il a le sens de : « prières de propitiation récitées à haute voix » (telles que : « Puissé-je faire un heureux voyage »), accompagnées en général de libations. Il faut ajouter que l'endroit où ces paroles propitiatoires sont prononcées n'est pas indifférent : lorsqu'un pèlerin arrive au sommet d'un col, il doit se concilier les « puissances » des deux côtés de la montagne, ne pas fâcher celle qu'il quitte, se faire agréer de celle qu'il approche. D'où la présence de nombreux sanctuaires consacrés à la divinité aux sommets des cols, et aux « lieux charnières », en général dans les régions où l'influence lamaïque s'est fait profondément sentir (Mongolie, Tibet).

de son esprit. Les guerres et les batailles le frôlaient sans l'atteindre... Peu après, il déploya les bras, se mettant en position de prier, et en l'année du Lièvre Rouge...

– Les batailles près du rocher de la passe de Dangou? L'année du Lièvre Rouge? En mille six cent vingt, à peu près?

– En mille six cent vingt-sept, cher Vitali Vitalievitch. Je sais à qui je parle. Je vous demande instamment de m'écouter jusqu'au bout. Cette année-là, il construisit un sanctuaire d'une hauteur de cinq *djangs*¹¹ dans une vallée de la province de Tüshetü-Khan, à proximité de la montagne de Bada-Rakhou¹², aux sources de la petite rivière Ousoutou¹³. Ma patrie est là-bas, puisque je suis de la province de Tüshetü-Khan.

– Cela ne m'intéresse absolument pas de le savoir. Vous m'avez épuisé.

– Notre héros, désireux d'attirer le bien sur les lamas, les guerriers, les bergers et tous les êtres doués d'âme, se fit murer vivant dans le rocher de Dangou et passa sept années dans cette situation, assumant son difficile « exploit », aidant les gens à assimiler la loi et l'enseignement de Bouddha. Il mourut dans la vingtième année du gouvernement de Chouno-Dji¹⁴, après avoir passé près de trente ans dans la contemplation. Ses principaux disciples, Tsagai-Daidji,

11. Unité de mesure chinoise correspondant à deux envergures (toutes les mesures étaient corporelles, à l'époque). La hauteur de ce sanctuaire (cinq *djangs*) est donc d'une quinzaine de mètres.

12. Deux acceptions sont possibles : « la montagne-ourse », « la montagne à la berceuse ». *Note bene*: les noms de lieux mentionnés dans ce récit ne revêtent pas une importance particulière quant à la compréhension du texte ; ils contribuent cependant à l'impression de couleur locale et méritent, à ce titre, une courte explication d'ordre étymologique.

13. Ousoutou-Gol: pléonasme, le deuxième terme signifiant déjà « rivière » en mongol.

14. Pour Tchoun-Dji. Titulature chinoise sur un nom mongol. *Dji* à lui seul veut dire « prince ». Ses principaux disciples (Tchakhar-Daidji, Tsagai-Daidji, Erdeni-Daidji) ont aussi des noms à caractère aristocratique : la première partie du nom est censée exprimer une qualité noble – par exemple ici « prince blanc », « prince-joyau ».

Tchakhar-Daidji et Erdeni-Daidji, l'ayant désemmuré avec une digne vénération, trouvèrent non pas les os du lama blanc Ratchi-Djamtcho, mais une statue en bronze doré : un *bourkhan*¹⁵ de Siddharta Gautama, surnommé Bouddha... C'est ainsi que s'accomplit le trois centième réveil sur terre du très haut lama Çakya, l'éternel sauveur des êtres, porteur de toute vertu...

Le professeur rangea la gamelle contre le mur. Le soldat restait assis, immobile. Déjà la chaleur fuyait, il fallait vite reprendre la pelisse : encore une journée de chaleur perdue. Le professeur agacé s'exclama en se frottant les mains :

– Admirable, vraiment admirable ! Merci de m'avoir fait part d'une légende aussi captivante...

– Captivante, c'est le mot, répondit le soldat de sa voix piaulante.

– Et pourtant, si on fouille dans les bons ouvrages, on peut retrouver cette légende. Et même, je m'en souviens maintenant, je l'ai lue quelque part ! Les livres nourrissaient mes pensées, tandis qu'à présent ils nourrissent mon corps. Vous serait-il agréable d'acheter l'*Histoire du XIX^e siècle* de Lavisse et Rambaud en huit tomes ? Splendide reliure marron avec titres dorés, on peut vendre ça avantageusement. Il y a là d'excellents portraits, et le contenu le plus stupide qui soit... Et voici quelque chose qui pourra plaire davantage encore : *La Cour de Catherine II*. Pourquoi ai-je acheté des livres pareils ? J'avais une femme qui aimait les livres aux

15. Terme générique qui sera employé dans la suite de la nouvelle comme synonyme de « statue » – non pas neutre comme « statue », mais fortement chargé d'un caractère religieux ; ce mot désigne, par essence, toute représentation de la divinité, recouvrant ainsi une multitude d'objets-symboles, tels que les images de Bouddha. Mais en approfondissant la signification de *bourkhan*, on découvre que cette notion mêle en fait contenant et contenu, la représentation et le représenté. Parcourons, pour confirmation, le dictionnaire mongol-russe-français de Kovalevski (Kazan, 1844-1846, p. 12-19 B) : intelligence (pure) ; raison suprême ; raison personnifiée ; d'où être doué de raison, intelligent, plein de sagesse, philosophe ; représentation de Bouddha.

caractères gravés or – elle avait prévu la famine et qu’il y aurait un regain d’intérêt pour l’histoire aux temps révolutionnaires. Et vous aussi, vous voyez !

– Les maîtres de la province de Tüshetü-Khan, interrompit le soldat en fixant toujours le visage du professeur, ont de longue date conservé la statue de Bouddha avec le respect qui lui est dû. Les liserés, au bord de son habit, sont ourlés d’un fil d’or, et ses ongles sont parés d’un fil semblable.

– Magnifique, magnifique ! Mais, apparemment, les livres ne vous conviennent pas ? Je ne possède rien d’autre, voyez vous-même. Mais s’il faut payer en espèces, quel prix ferez-vous alors pour les pommes de terre ?

Le soldat, apparemment, n’a pas de pommes de terre. Le soldat secoua la tête en signe de dénégation. Dans ce signe de tête, le professeur décela même une certaine perfidie. Le professeur devrait mettre le soldat à la porte, au lieu de cela il le presse de questions : peut-être a-t-il de la farine ? Ni farine ni pain. La mâchoire du professeur se met à trembloter, il propose au soldat de remettre sa capote, car, dit-il, les quarante minutes de chaleur touchent à leur fin. Bien que le soldat comprenne que les quarante minutes sont encore loin d’être écoulées, et qu’en l’invitant à se rhabiller le professeur le chasse, en somme, le soldat dit d’une voix traînante et hâbleuse :

– Dans la province de Tüshetü-Khan, cher Vitali Vitalievitch, j’ai trois mille têtes de bétail à moi, c’est-à-dire je les avais avant la révolution...

– Mais à présent, on vous les a enlevées. Et on a très bien agi. En toute justice, un seul homme, quel qu’ait été son silence et quelque grands qu’aient été les plans qu’il mûrissait en lui, n’a pas le droit de posséder trois mille têtes de bétail. Combien de pouds¹⁶ de viande cela ferait-il ?

16. Unité de masse équivalant à 16,38 kg.

– La révolution est comme le feu : elle dévore et n'est jamais rassasiée. Mais mon cheptel a doublé pendant le temps qu'a duré la révolution. Je le sais en toute certitude.

Le professeur soulève vivement le crochet de la porte. En bas crissent les pierres de l'escalier – une sorte de long grincement visqueux, fastidieux : quelqu'un traîne un rondin vers les étages supérieurs. On entend des soupirs, des raclements de gorge. L'escalier sent l'humidité. L'ascenseur est engivré et couvert de glaçons revêtus de neige pelucheuse. Il faut être bien perfide pour venir ainsi raconter aux gens une légende à dormir debout, et dire qu'on possède trois mille têtes de bétail en Mongolie, à dix mille verstes¹⁷ de Petrograd. Pitoyables bonshommes qui traînent leur cafard!... Le professeur a envie de consoler le stupide Mongol ; Vitali Vitalievitch dit :

– Je vous sais tout à fait gré de m'avoir communiqué cette légende, j'en suis même flatté ; je vais la rédiger immédiatement, malgré la faim, le froid et ce malentendu. Cette légende est extraordinairement précieuse, surtout à notre époque, n'est-ce pas ?

La main du Mongol est ferme, rude. Son visage rayonne de satisfaction, et il dit au professeur, un peu hâtivement :

– Je suis très heureux que vous ayez accepté. Je m'y attendais. À cette époque, la même année que l'apparition du *bourkhan* de Bouddha, se manifesta dans les sables le doute incarné, mais il fut aussitôt par nous anéanti. Je suis heureux que vous m'ayez compris, et j'accroîtrai encore le troupeau que je vous ai promis... De cent bêtes et de trois femmes, je vous l'augmenterai, oui.

– Quel troupeau promis ?

Le Mongol, la face illuminée de joie, disparaît dans les volées glacées de l'escalier. Son pas est sonore et froid. Oui, il fait froid sur le seuil ! Le professeur regagne pensivement son cabinet. Là, après s'être emmitouflé les jambes d'une couverture, en plus de son manteau, il s'efforce de penser

17. Unité de longueur valant 1,067 km.

aux pommes de terre, à la farine, à l'argent. Mais ses pensées reviennent sans cesse à ce sentiment fugitif qui lui était venu ce matin à son réveil. Il s'était senti seul. À dire vrai, ce sentiment n'avait duré qu'un instant, mais même fugitif ç'avait été un instant très pénible.

Trois mille têtes de bétail... un berger, pour sûr, ne se sent pas seul. Mais il est évident que, lors d'une révolution, il est indispensable, à des fins d'autoconservation, de rester seul chez soi. Si on est seul, alors on se replie sur soi, on ne se soucie que de soi-même. Là où autrefois les affiches abondaient sur les murs, annonçant des réjouissances, des premières ou des concerts donnés par la Société philharmonique, là, à présent, les commissaires du peuple et les soviets lancent des appels au secours, avec des voix terribles, enrrouées par les combats et les ordres criés. Mais les congères grimpent de plus en plus haut et bouchent le passage aux proclamations. Et voici que le long d'une congère, au niveau des proclamations déjà étouffées par la neige, déjà indistinctes, chemine le Mongol Dava-Dordji, de la province de Tūshetū-Khan...

Imbécile de Mongol!

Si tu possèdes trois mille têtes de bétail, pourquoi alors vas-tu ainsi vêtu d'une mauvaise capote déchirée, et frappes-tu à la porte d'appartements inconnus pour raconter des mensonges et des légendes de ton invention sur les statues de Bouddha, et ce dans le seul but de te chauffer près d'un petit poêle de fer? Et il n'a même pas le courage de dire, avant de s'éclipser: « Je vous ai menti, il n'y avait pas de Bouddha dans la province de Tūshetū-Khan, ma patrie. J'ai faim et je suis gelé, j'ai pensé qu'il devait rester des pommes de terre dans votre écuelle, ou même des épiluchures, car je ne savais vraiment pas que vous mangiez les pommes de terre avec leur peau. »

Et le professeur pense avec satisfaction qu'il a assez de pommes de terre pour trois jours, et s'il réduit sa portion de moitié, il en aura alors pour six jours ou pour la semaine. En outre, un chien de la maison d'à côté est passé en courant

dans la cour: il vient de l'appartement où habite le commissaire au Ravitaillement... Le respectable commissaire au Ravitaillement nourrit un chien. Non, rassurez-vous, je vous prie, le commissaire au Ravitaillement n'a point de chien. Lui-même endure la faim, il porte une veste de cuir pas ordinaire...

Le professeur avait inventé ce « chien de passage » pour chasser ses pensées sur la solitude, de même que le Mongol avait inventé cette statue de Bouddha dans sa province de Tüshetü-Khan. Il avait bien besoin de ça, Bouddha, d'atterrir dans la province de Tüshetü-Khan, dans un village sale et puant. Là-bas, même l'eau sent la charogne, les chameaux sont couverts d'énormes punaises, les bergers tuent les poux avec leurs dents, tandis que Bouddha, lui, a « les ongles garnis d'or »...

Le professeur pointe un doigt menaçant: menace qu'il s'adresse à lui-même, qu'il adresse au Mongol Dava-Dordji, crédule et triste, au poêle qui s'est refroidi, au gel qui craquelle les rues de Pétersbourg...

Mais voici qu'on frappe de nouveau à la porte. Le professeur, sans pelisse ni toque, accourt et, faisant sauter le crochet, s'écrie avec aigreur:

– Je n'ai pas le temps d'enregistrer vos stupides légendes!

Sur le seuil, en veste de cuir, et coiffé d'une casquette en cuir marron dont la visière est cassée en trois, se tient un homme qui sourit d'un air aimable. Il demande, très poliment, très doucement, d'une tendre voix de soprano:

– Puis-je savoir si c'est bien ici qu'habite le professeur d'histoire Safonov?

– Jusqu'ici, cela n'a été d'aucun secours à personne que je sois le professeur Safonov. On continue de m'importuner. Cela n'a jamais servi à personne d'être poli!

– Vitali Vitalievitch, si l'adresse est bien exacte? Excusez, malgré tout, Vitali Vitalievitch.

Et l'homme en veste de cuir, s'inclinant le plus aimablement du monde, exhibe un long paquet, et dit avec fierté:

– Au professeur Safonov, de la part du camarade commissaire du peuple à l’Instruction, à remettre en mains propres.

Et l’homme sourit, parce que maintenant, c’est sûr, le professeur ne va plus crier, ni s’indigner de l’ignorance des gens. Le professeur le regarde, et son regard dit: « Je pourrais me mettre à crier, mais pour ne pas t’inquiéter je ne crierai pas. Très respectueusement je prends le paquet, et très respectueusement je l’ouvre. » L’homme comprend les pensées du professeur, l’homme cherche à être poli en retour; même, ayant ôté ses gants, il saisit le crochet de sa main nue et dit, comme pour souligner sa politesse:

– N’avez-vous pas remarqué, dehors il fait moins trente. L’auto nous attend...

Hmm! Il est venu en auto! C’est qu’on a besoin du professeur Safonov, s’il est venu en auto! Mais une bûche pour le chauffage, ça, ils n’ont pas pu m’en envoyer une... mais s’ils avaient trouvé le cadavre du professeur Safonov, à qui auraient-ils remis le paquet? Le professeur déchire le paquet avec rage, et fait exprès de ne pas lire ce qui lui est adressé, mais ce qui est écrit au dos de l’emballage: « L’Union panrusse des villes, afin de compléter sa communication, rappelle de nouveau... »

La veste de cuir envoie à tous les diables son style compassé. Une voix irritée se fait entendre:

– Les voilà bien, les démons, les saboteurs, les contre-révolutionnaires! C’est à la Tcheka¹⁸ qu’il faut les envoyer, les types comme ça, il n’y a pas d’autre moyen. Il faut imprimer les communications importantes sur du papier vierge, mais eux, ils le font au dos du formulaire de l’Union des villes, ils soulignent notre pauvreté à plaisir. Retournez-le, citoyen professeur.

« Le commissaire du peuple à l’Instruction. Le 16 novembre 1918. Au professeur Vit. Safonov. Le commissaire du peuple

18. Police politique spéciale constituée au lendemain de la révolution en Union soviétique. Elle n’eut d’ailleurs qu’une courte existence: elle fut remplacée par le Guépéou au début de 1922.

à l'Instruction prie le citoyen Safonov de se rendre immédiatement aux délibérations d'une commission d'experts, réunie dans l'hôtel particulier du ci-devant comte Stroganov, au sujet d'une statue de Bouddha. Le commissaire du peuple (signature) – Le secrétaire (signature) »...

– Quelle bouffonnerie, s'exclame le professeur, ce papier ne tient absolument pas debout! Qu'ai-je à faire de Bouddha? C'est la deuxième fois aujourd'hui qu'on me parle de Bouddha.

L'homme à la veste de cuir examine attentivement le papier.

– Effectivement, il ne tient pas debout, ce papier, acquiesce-t-il, mais c'est que je me suis trop dépêché. Effectivement, à la place de la signature, il y a un blanc. Mais je m'en vais signer maintenant, vu que le secrétaire, c'est moi. Au crayon à encre. Voilà votre papier: il tient parfaitement debout, à présent.

– Mais enfin, il existe, ce Bouddha, monsieur le secrétaire?

– Bouddha? Mais pourquoi Bouddha n'existerait-il pas si ce papier existe? Permettez-moi de vous faire observer que ces conversations sont oiseuses et en quelque sorte impolies, car on nous attend...

– Bouddha?

L'homme à la veste de cuir, en réponse au superbe trait d'esprit du professeur, sourit jusqu'aux oreilles. Il a raison, à quoi bon se hâter si c'est Bouddha qui attend. Non, ce qui les attend, c'est la loi de la révolution. Le professeur observe: sur sa casquette, le secrétaire du commissaire du peuple arbore, dessinée au crayon à encre, une étoile à cinq branches, tordue.

La journée est ensoleillée et pleine d'alarme.

Sur le pont de la Trinité, des matelots circulent, la carabine à l'épaule. Une auto klaxonne, tourne... Effrayée, une vieille femme, vêtue d'une longue pelisse à col en imitation kangourou, fait un bond de côté. Quelques pensées

importantes et insaisissables roulent dans la tête du professeur. Il faut immédiatement les rassembler et se rasséréner, et alors l'angoisse disparaîtra aussitôt.

CHAPITRE DEUX

Articles tricotés, quelques propos sur les fouilles archéologiques et l'Armée rouge de Russie.

« Les grands chemins vont d'autant plus loin que la caravane ralentit davantage l'allure. »

Sykun Tu¹⁹

Sur le tapis, on a jeté des nattes déchirées. Les nattes, bien sûr, ne protègent pas les tapis de la boue que les bottes de cuir et de feutre apportent avec elles, mais montrent avec beaucoup de force la déchéance du palais des comtes Stroganov. À l'entrée, une sentinelle fume crânement la pipe, ses bottes sont enveloppées dans un tapis. La sentinelle saisit habilement le sauf-conduit entre sa pipe et un seul doigt. Le secrétaire – fier on ne sait pourquoi – dit au professeur que même sur le passage du commissaire du peuple, la sentinelle ne se lève pas.

– Et il saisira son sauf-conduit avec sa pipe ?

Le secrétaire ne comprend pas la malignité de la question, mais quelque chose dans l'allure du professeur lui semble offensant ; le secrétaire dit :

– Maintenant, c'est un musée, et non pas un appartement privé, et c'est pourquoi nous ne laissons paraître aucune marque d'humiliation, citoyen.

19. Sykun Tu (837-908), poète chinois, auteur (ou rapporteur?) de maximes, d'aphorismes, dont il est dit plus loin qu'ils se présentent sous forme de strophes « empreintes de sagesse ».

Pourquoi ont-ils tous une peur si terrible de l'humiliation ? Ils parlent à voix forte. Une lumière étrange se déverse à travers les fenêtres sales que la neige envahit. Tout cela ressemble fort à une vente aux enchères. Voici qu'un homme en capote noire, portant une serviette arrondie comme un rondin, s'approche du secrétaire. Ses bottes de feutre éculées louchent, dirait-on, et son écharpe qui tombe jusqu'à ses talons évoque une portière dépassant sous une porte trop basse. L'homme aux bottes de feutre se met aussitôt à crier à l'adresse de l'homme à la vareuse de cuir :

– Vous ne coordonnerez donc jamais les actions, camarade Divel ! On vient de m'appeler : la question de Bouddha, à ce qu'ils disent, n'est pas du ressort du commissaire du peuple à l'Instruction, mais du commissariat aux Nationalités²⁰. Aussi, ni vous ni le commissaire du peuple à l'Instruction ne m'êtes d'aucune utilité. C'est le commissaire du peuple aux Nationalités qui a son mot à dire dans cette affaire, ou son adjoint.

– En conséquence, selon vous, camarade Anissimov, c'est pour rien que j'ai foncé dans le quartier de Vyborg lorsque je suis parti à la recherche du professeur ? Je ne permettrai pas qu'on m'humilie ; j'ai assez de politesse, certes, mais tout de même, de pareilles vacheries...

– Silence, camarade Divel !

Le camarade Divel, les yeux révoltés, crie de sa petite voix de soprano, exactement à la manière des femmes :

– Je te décharge alors de la responsabilité de la réunion. Je... les sempiternelles tracasseries administratives... Je !

Il serre chaleureusement la main du professeur, s'excuse et déclare qu'il y a eu malentendu, qu'il n'est pas le courrier

20. Cet organe s'occupe plus particulièrement des problèmes étrangers à la RSFSR : tout ce qui a trait en fait aux populations allogènes de l'Union, comme, dans le cadre de cette nouvelle, la restitution au peuple mongol d'un bien faisant partie de son patrimoine culturel. D'où, souvent, une frange commune, dans son champ d'activité (non sans frictions), avec le commissariat du peuple à l'Instruction... Le plus célèbre commissaire du peuple aux Nationalités a sans doute été Staline.

chargé d'aller à la recherche de professeurs experts pour le compte du commissariat aux Nationalités. Le professeur peut rentrer chez lui. Comment, chez lui?... Anissimov rattrape le professeur par une manche. Divel par l'autre. Le professeur sourit calmement et sarcastiquement. Les hommes qui se querellaient comprennent son sourire, mais lâcher les manches, ils ne le peuvent tout de même pas. Enfin, Anissimov jette sa serviette et court vers téléphone.

– Allô, le PC? Ici Anissimov, le commandant en chef du palais. Vous êtes à l'écoute? Quoi? Oui, oui, c'est moi, oui!... Divel et le professeur Safonov vont partir immédiatement, bon, alors à l'entrée il faut retenir le professeur jusqu'à ce qu'un nouvel ordre arrive, et laisser filer Divel; qu'il aille au diable, cet empoté!

Divel revient et crie quelque chose de tout à fait incompréhensible, d'offensant, au nez même d'Anissimov. Ils se disputent de nouveau; ils téléphonent aux commissariats, exigent une auto. Le professeur s'assied dans un fauteuil. Sur tous les meubles, les tentures, les tapis, sur tout, des petits numéros ont été collés récemment. C'est vraiment un musée. La pièce voisine, apparemment, est un bureau. Il en sort de la fumée de tabac et on entend frapper sur une machine à écrire. De cette même pièce sort Dava-Dordji, tenant à la main son bonnet de mouton à longs poils. Son apparition n'étonne pas le professeur, elle ne fait, semble-t-il, qu'exacerber cette malignité qui est en lui. Dava-Dordji dit tranquillement aux deux qui se disputent:

– L'adjoint du commissaire du peuple arrive. Il demande qu'on transmette un blâme au camarade Divel pour incurie, et un autre au camarade Anissimov pour son activité brouillonne, ou l'inverse, je ne sais plus.

Dava-Dordji ment manifestement, mais le secrétaire et le commandant le regardent, désespérés, et ils se calment aussitôt. Dava-Dordji s'assied sur un bras du fauteuil et, parlant tout contre son visage, dit au professeur:

– J’ai oublié d’ajouter à l’histoire de Bouddha un récit sur le temple propageant la Sérénité²¹. Bien que cette histoire se rapporte à une époque ultérieure, elle est cependant en relation directe avec les événements qui se sont produits autour du *bourkhan* de Bouddha. Il faut préciser que la province de Tüshetü-Khan à l’époque de la dynastie...

– Il n’y a pas de province de Tüshetü-Khan. Le temple a brûlé en l’an mil douze et n’a pas été restauré depuis ce temps-là, dit le professeur, surpris de son propre mensonge.

– Autant que je sache, il a été restauré au printemps de cette année, répond du tac au tac Dava-Dordji, d’un mensonge tout aussi évident – et, après un bref silence, il ajoute d’un air grave: Et cette restauration est aussi en relation avec les événements qui se sont produits autour du *bourkhan* de Bouddha.

Le professeur comprend que le moment est venu pour lui de dire que lui, Vitali Vitalievitch Safonov, n’est pas enivré par l’extase révolutionnaire, qu’il a trop peu de temps pour s’adonner aux pensées oiseuses et compliquées, qu’il lui faut travailler, qu’il peut aller visiter tous les palais dont se sont emparés les révolutionnaires, qu’il doit immédiatement rentrer chez lui. Il faut qu’il dise cela modérément, calmement, et Dava-Dordji, sans aucun doute, le laissera s’en aller. Probable qu’il va lâcher un mensonge d’une splendeur peu banale et on laissera le professeur s’en aller. Mais au lieu de tout cela, le professeur enfonce profondément sa toque sur ses oreilles et dit avec lenteur et gravité:

– Oui, les événements rattachés au *bourkhan* de Bouddha deviennent pour moi de plus en plus clairs.

Dava-Dordji s’éloigne du fauteuil, hoche la tête. Son visage est immobile, ses yeux brillent.

21. Encore une désignation caractéristique du bouddhisme, très animiste dans certaines de ses manifestations. La vertu de sérénité est en tout cas une de celles que cette religion place au tout premier plan pour qui entend conduire sa vie conformément aux préceptes du Bouddha.